

Jean Baptiste, le Birder

Jean Baptiste, petit, trapu, regarde avec des yeux de fouine, par-dessus ses lunettes ; on le qualifie sans réelle raison de tête de linotte ; bien au contraire, il fait un pied de nez à tous ces gens qui l'appellent ainsi, de par sa profession, et aussi parce que son cerveau déborde de mémoire et d'ingéniosité ; son physique n'est pas à son avantage, il se dit que, plus tard, il sera bossu, à force de rentrer la tête dans ses épaules tels certains vautours.

On le surnomme l'empailleur. Il travaille comme taxidermiste pour le musée zoologique de Strasbourg ; et à son compte pour des particuliers, des chasseurs, ceux qui collectionnent, ceux qui exposent, ceux qui montrent leur trophée, jusqu'à les mettre bien en évidence sur leur cheminée, dans le hall d'entrée de leur habitation, sur leur table de nuit,... Il trouve ça grotesque, mais c'est son gagne-pain, et puis... il en retire un certain plaisir malgré tout.

Il a grandi dans la capitale, mais ne conserve pas un bon souvenir de cette époque. Timide, réservé, renfermé sur lui et dans son imaginaire, il donnait une impression de distance. On le pensait insensible et désintéressé des autres. Il se réfugia dans la solitude, l'amertume, avec des jeux qui pouvaient parfois friser avec le sadisme. Il s'adonnait à de multiples loisirs manuels et techniques : la réalisation de petits montages, le dessin, la peinture ; il aimait reproduire des natures mortes, il les conservait précieusement dans un cahier. Et parfois, il s'amusait à capturer des insectes et à dénombrer leurs pattes ; y a-t-il réellement 1 000 pattes aux 1 000 pattes ? Alors, avec toute sa concentration, sa patience, il dénombrait, démembrait....

De sa chambre, il observait le vol des oiseaux, bien trop souvent des pigeons. Ces gros oiseaux gris, sans intérêt... sauf lorsqu'il en retrouvait dans son assiette. La préparation était un des plats favoris de sa mère. Mais les petits pois aussi... et Jean Baptiste n'a jamais réussi à apprécier ce légume. Il a ainsi nourri une haine pour les volatiles, particulièrement les pigeons donc.

Les pigeons, une espèce à observer, à contrôler, voire à éliminer, et puis pourquoi pas à conserver tels des exemples aux autres pigeons : « regardez ce que vous risquez, à trop vous approcher d'ici !! ». C'est ainsi que Jean Baptiste décide de devenir taxidermiste.

Il se plaît lors de ses études, au centre de formation pour apprentis en Bourgogne, près de Dijon. Il apprend donc les connaissances propres au métier, les connaissances en anatomie, les techniques de dépouillage, de tannage, de montage et moulage.

Lorsqu'il débute dans le métier, il s'installe à Ostwald. Il s'est spécialisé dans la taxidermie des oiseaux, les petits. Il est connu pour son sérieux, son travail de précision et de qualité.

Chaque étape est réalisée dans les règles de l'art : construire la structure, le squelette. Ca lui rappelle ce temps de son enfance, où il aimait les jeux de construction de maquettes. Le dépouillage, étape qu'il affectionne : réaliser les incisions pour décoller la peau, la nettoyer de tout reste de chair, d'os ou de graisse. Le tannage, ça il aime un peu moins parce qu'il faut utiliser des produits chimiques. Pour lui, l'explosion de son

travail se fait lors du montage sur le squelette ; et son « feu d'artifice » a lieu lorsqu'il pose les yeux de verre, de petites billes qui peuvent parfois lui rappeler les petits pois.

Avec le temps, le corps de Jean Baptiste prend de mauvaises courbures. « Bossu, oui, vous risquez de le devenir », lui indique son médecin.

Jean Baptiste prend de l'âge, se questionne sur la vie, sur sa vie, sur son métier. De ses réflexions, il en ressent presque un dégoût. « Vais-je arriver à faire ce travail toute ma vie, pour ces clients qui commencent à me sortir par les yeux ...? ».

Il cauchemarde, souvent, trop souvent. Ses rêves sont emplis d'oiseaux, noirs, terrifiants, qui croassent si fort qu'il se réveille toutes les nuits en sueur, une boule au ventre. Il en arrive à craindre le moment où il va se coucher. Fermer les yeux et retrouver ces oiseaux maléfiques... ces oiseaux, ses oiseaux.... ? Une nuit, c'est un énorme vautour qui le capture entre ses serres et le séquestre dans un gros trou fait de terre boueuse et de glaise. Jean Baptiste tente de se débattre, de crier, mais rien n'y fait, le vautour le dépèce, lui arrache ses yeux et le perce de toute part avec son bec crochu. A son réveil, il court se regarder dans une glace pour voir les dégâts. Il est soulagé d'être « entier », en vie, mais ce rêve va le hanter toute la journée, et celles qui vont suivre.

Un matin, c'est en tombant de son lit qu'il s'entend proclamer « il est temps que ça change » : ses cauchemars, ses angoisses, son mal de dos, à force de rester penché sur ses squelettes dans son atelier, ses allergies aux produits chimiques qu'il utilise, ces artifices, ces odeurs, cette vue sur « quoi, la mort, définitive et exposée ». Non, il ne voit plus son métier comme participant à la conservation du patrimoine, et encore moins à se venger de ces oiseaux qu'il détestait, petit.

Jean Baptiste veut changer de vie, il veut la voir et la vivre différemment. A trop rester dans son monde et dans son imaginaire, il en est arrivé à ne plus pouvoir regarder hors de lui ; et « à ne plus pouvoir se regarder dans une glace » pense-t-il.

Il ne supporte plus cette vie misérable, dans laquelle il s'est encroûté, momifié, enseveli. Il a cette impression d'être une grosse pelote de poussière, repoussante et dans laquelle il se sent suffoquer. Ses doigts crochus et son rictus scotché à son visage depuis le temps qu'il contrôle et nie ses émotions lui font penser à un sorcier. Il rêve de rencontres humaines, de rires, de repas partagés, de vie autour de lui. « Comme tous ces gens, les autres, là, tout près de moi et si loin de ce que je suis... ».

Non sans mal, il consulte des médecins spécialistes pour donner une nouvelle tournure à son corps et à son esprit. Il suit un long programme de rééducation, pour apprendre les bonnes postures, les bons et mauvais gestes, pour parler, présenter son angle de vue sur sa vie. Il accepte de se livrer à ses thérapeutes parce qu'il veut prendre sa vie en main. Il regarde et montre ce qu'il a dans ses entrailles, digère et régurgite ses mots et son mal-être. Il se sent comme un oisillon, en apprentissage, à la découverte de nouveautés, pris en charge, jusqu'au moment de l'envol.

Il apprend à se redresser, à s'ouvrir, à voir la vie avec un regard nouveau. Lorsqu'il est dehors à se promener, c'est comme s'il découvrait enfin son environnement de vie.

« Tiens, c'est vrai, il y a de vrais et beaux oiseaux en vie aussi ». Ils deviennent ses compagnons de sorties. Ils sont là à chantonner, à jouer, à s'envoler lorsqu'il s'en approche. Ils ne le fuient pas, ils vont juste se percher un peu à l'écart... Distance de protection... Jean Baptiste prend l'habitude de les observer, régulièrement, et s'étonne même d'y prendre plaisir. Ce qu'il aime le plus, c'est de les voir en plein vol, cette grâce, ce calme dans leur évolution, une vie en mouvement. Il en retire toujours un moment de sérénité après ce temps d'observation.

Alors, tous les jours, il s'offre un temps avec les oiseaux.

Mais qu'est-il alors devenu par la suite ?!

Vous pouvez l'observer ... observer dans la baie de Somme, le parc ornithologique de Marquenterre ... des jumelles à la main.

Dans un tiroir de son bureau, vous y trouverez son dernier diplôme obtenu, le bac technologique « sciences et technologies de l'agronomie et du vivant ».

Parfois, il relève les coïncidences de prénom, et se dit fier de porter celui de « Monsieur » Bécoeur, ce pharmacien qui fut aussi ornithologue ; mais surtout parce que ce Monsieur est connu pour avoir mis au point une méthode de conservation des dépouilles, à base d'arsenic, méthode qui fut révolutionnaire pour le monde de la taxidermie.

Jean Baptiste sillonne le parc aux oiseaux, avec tout son matériel, et dans sa besace, vous y trouverez des petits rongeurs et insectes à 1 000 pattes. Il les offre à tous ces oiseaux en vie. Et Jean Baptiste sait, lui, qu'il n'y a toujours pas 1 000 pattes aux 1 000 pattes...

Lui aussi a appris à apprécier les insectes... Le soir, il regagne son foyer, là-haut, une cabane accrochée à un arbre. De son promontoire, il fait le pied de grue et rêve de s'envoler, de rejoindre les volatiles, de voir la vie d'en haut, d'encore plus haut.

Jean Baptiste a appris à sourire et ça lui va bien. Un sourire sans dent, à la place de sa mâchoire, il s'est fait greffer un bec.

Catherine Gardon